

KINO

# Nach dem Honeymoon

**Engagiertes Kino im Gewand einer ergreifenden Liebesstory: Deepa Mehtas "Water" prangert die Ausgrenzung indischer Witwen an.**

"Water" ist kein wütender Film geworden. Das Fehlen jeglicher Rage will nicht recht zu den hysterischen Reaktionen passen, die "Water" bereits vor seiner Fertigstellung hervorrief. Vor sechs Jahren mussten die Dreharbeiten im indischen Benares gestoppt werden, nachdem hinduistische Fundamentalisten das Set verwüsteten und die Filmcrew obszöne Anrufe und Morddrohungen erhielt. Erst im vergangenen Jahr wagte Regisseurin Deepa Mehta einen zweiten Anlauf, diesmal in Sri Lanka und unter strenger Geheimhaltung.

Nachdem sie in den beiden ersten Teilen ihrer Elements-Trilogie mit weiblicher Homosexualität (Fire) und ethnischen Konflikten (Earth) bereits zwei empfindliche Punkte berührte, greift Deepa Mehta in "Water" einen Gegenstand auf, der offensichtlich für manche Teile der indischen Gesellschaft weiterhin tabu ist: Die durch religiöse Texte legitimierte Abschiebung von Witwen in gefängnisartige Aschrams, wo ihnen ein Leben in Armut und Schande beschieden ist.

Deepa Mehta prangert die Ausgrenzung der Witwen kompromisslos an. Und doch tut sie alles, um eine Polari-

sierung des Publikums zu vermeiden. Anstatt Feindbilder und Fronten zu errichten, versucht die Regisseurin über Gefühle einen gesellschaftlichen Konsens herzustellen und erzählt eine bewegende Geschichte.

In deren Mittelpunkt steht die achtjährige Chuyia (Sara-

la), der nach dem Tod ihres Bräutigams, dem sie nur bei der arrangierten Hochzeit begegnet ist, ein Leben der Entsagung bevorsteht. Doch mit ihrer kindlichen Lebensfreude und unbändigen Energie stellt sie den Aschram gehörig auf den Kopf. Das Leben der Witwen gerät voll-

ständig aus den Fugen, als Narayan (Bollywoodstar John Abraham), ein idealistischer Jurastudent aus wohlhabendem Haus, gegen alle Widerstände eine der ihren heiraten will. Ausgerechnet Kalyani (Lisa Ray), zu deren Schande als Witwe noch die der Prostituierten hinzukommt, gilt seine Liebe. Alles deutet auf ein tragisches Ende hin, als Tradition mit der Sehnsucht nach Leben und Glaubensgebote mit der Stimme des Gewissens kollidieren.

Um Polarisierung zu vermeiden, verlegt Deepa Mehta

die Handlung ins Indien der 30er Jahre und schafft so Distanz zur politischen Aktualität. Doch vor allem ermöglicht der historische Kontext eine Parallele zwischen dem Leiden der Witwen und der britischen Kolonialherrschaft. Derselbe Kampf für Wahrheit und Menschenwürde, der zur Unabhängigkeit Indiens führte, verlangt das Eintreten für die Rechte der Witwen, so liest sich der Subtext. Dabei wird Mahatma Gandhi sehr aufdringlich als Identifikationsfigur bemüht.

Kehrseite von Deepa Mehtas Strategie, Kritik über mehrheitsfähige Emotionalität hineinzuschmuggeln, ist ein Mangel an Analyse im Film selbst, wenn man von einigen plakativen Aussagen absieht, die den Figuren in den Mund gelegt werden. Wenig mehr als die beschwörende Versicherung, dass die Zeiten sich zum Guten ändern, ist an Theorie nicht zu vernehmen.

Gilles Bouché



*Ausgegrenzt auf Lebenszeit: Indischen Witwen wird nach dem Ableben des Mannes jeglicher Zugang zum sozialen Leben verweigert.*

*Water, im Utopia*

FESTIVAL

## Let's skank!

**Elle aura mis un certain temps à s'imposer au Luxembourg, mais finalement la musique ska-punk peut compter sur un large public.**

(lc) - L'histoire de la musique ska est semée d'embûches: après les débuts dans les ghettos jamaïcains où elle a fait fleurir l'industrie musicale de l'île, son exportation en Grande-Bretagne où elle est vite devenue un atout de la classe prolétaire et sa reconnaissance mondiale, ne connaît désormais plus de limites. Au Grand-Duché on trouve une bonne poignée de groupes et de collectifs autour de cette musique du Sud, qui se définit surtout par un rythme à contretemps sur la deuxième mesure. Si les pionniers du genre dans nos contrées, les Toxkapp, membres mythiques de la scène autour de la Kulturfabrik, pratiquaient encore un ska version luxu, avec des textes satiriques dans notre langue, la nouvelle génération se montre plus anglophone et tournée vers les scènes internationales.

En témoigne le Ska Punk Festival Vol.2, qui aura lieu à la Rockhal fin de la semaine prochaine. A l'affiche: deux groupes luxembourgeois, trois allemands et un français. Côté luxu ce sont The Disliked et Lost Again qui feront danser les masses. Les premiers ne sont plus tellement des inconnu-e-s de la scène et cela malgré leur jeu-

ne âge. Fondés en 2002, ils ont fait le même chemin que - presque - tous les groupes de ska-punk d'aujourd'hui. C'est-à-dire qu'au début ils n'étaient "que" un groupe punk de plus dans la marée et leur évolution les a amenés à mélanger de plus en plus cette musique avec des extraits

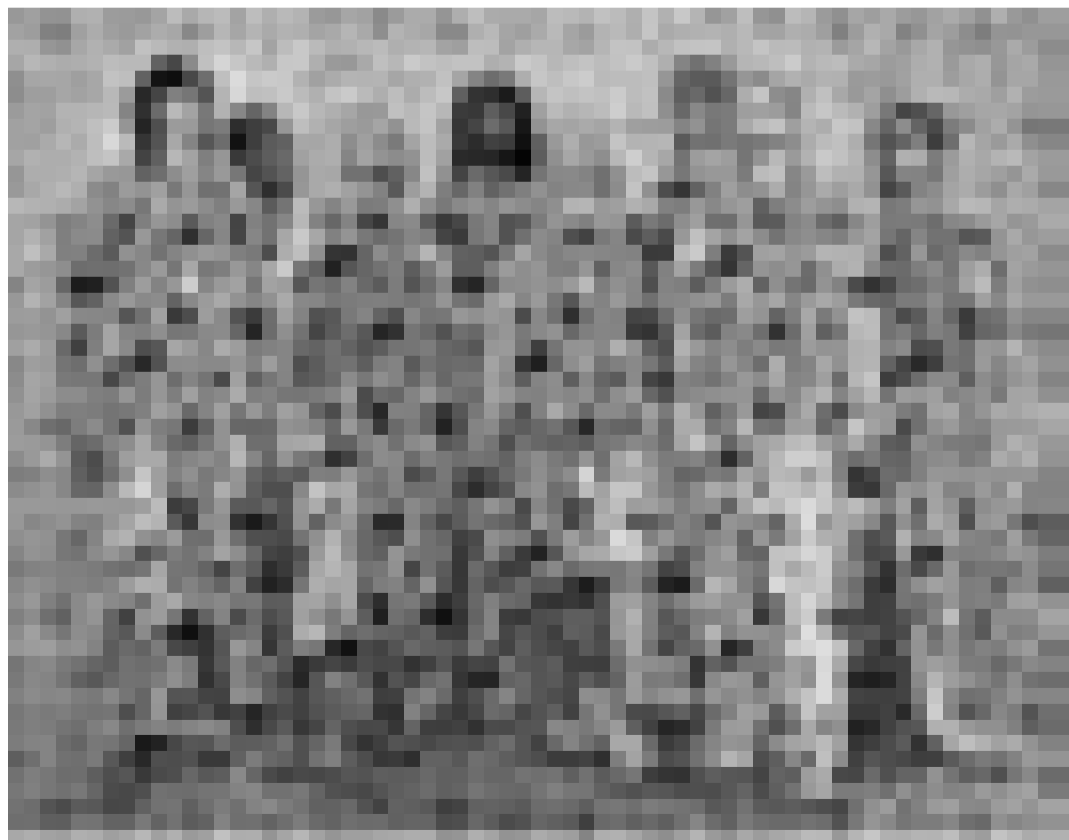
de ska. D'abord tâtonnants, ils sont vite passés maîtres dans la discipline et alternent aujourd'hui des parties punk et ska sans que cela paraisse artificiel. Avec une section de cuivres bien rôdée, The Disliked offrent une vraie avalanche de sons et de rythmes. Présents sur le label luxembourgeois Ashcan Records - qui co-organise le festival - et régulièrement en concert tant au Luxembourg qu'à l'étranger, ils sont certainement un des espoirs de la scène. Lost Again sont les petits nouveaux à y apparaître: sans

cuivres mais avec beaucoup d'enthousiasme ils ouvriront la soirée.

Du côté allemand, c'est Bandgeek Mafia, une combo de Trèves, qui prend le pari de mélanger des sonorités métal et screamo (entendez des voix criées) au ska-punk. Fondés en 2002, ils ont vite su imposer leur son unique et sont actuellement en tournée européenne. Les huit gars de Another Guardian Angel peuvent compter sur leur longue histoire riche en expérience pour convaincre le public. En

1997 ils étaient encore un groupe de métal qui s'est curieusement dirigé vers le ska - chose peu courante dans cette musique. Et en 2007, ils présenteront les chansons de leur nouvel album "Kyotoism". Les autres Trévois de Spy Kowlik sont plus proches du ska-punk original, ce qui ne les empêche pas de briller par des arrangements intelligents et des changements de rythmes endiablés. Finalement, les Français de Skarface viendront donner le coup de grâce: la chapelle existe depuis 1991 et a sorti depuis un album par an, fait des tournées dans le monde entier et tout cela sans jamais signer un seul contrat avec une maison de disque ou un booking. Ils préfèrent tout faire eux-mêmes afin de ne compromettre ni les origines de la musique qu'ils pratiquent ni leur propre indépendance. Et c'est peut-être pour cela que leurs fans les aiment et respectent tant.

En tout et pour tout, la programmation du Ska Punk Festival Vol. 2 a achevé une triple mission: intégrer de jeunes talents luxembourgeois, encourager les contacts avec la Grande Région et faire venir des groupes de renommée internationale. Espérons que le public les suivra dans leur démarche.



*Se fondent bien dans leur environnement: les allemands de Spy Kowlik.*

*A la Rockhal, le 13 janvier*